



HAL
open science

Tons, gestes, couleurs : la langue divine selon Casanova (Icosameron, 1788)

Nadia Minerva

► **To cite this version:**

Nadia Minerva. Tons, gestes, couleurs : la langue divine selon Casanova (Icosameron, 1788). Travaux & documents, 2005, Uglossies, 23, pp.79–95. hal-02267984

HAL Id: hal-02267984

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02267984>

Submitted on 19 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tons, gestes, couleurs : la langue divine selon Casanova (*Icosameron*, 1788)

NADIA MINERVA,
Université de Bologne

La beauté de ce monde là vous fera connoître que la belle Europe [...] n'est qu'une bigarrure, un habit informe, composé de plusieurs morceaux d'étoffes magnifiques, dont l'un est incohérent à l'autre (*Icosameron*, I, XXIV-XXV).¹

CASANOVA A LA CROISEE DES CHEMINS : QUELLE LANGUE POUR SON UTOPIE ?

Riche, fascinant, profond, génial, déconcertant, bizarre, paradoxal, fou, ambigu, monstrueux... Les adjectifs par lesquels on a caractérisé l'*Icosameron* sont symptomatiques de la complexité de ce roman touffu et stratifié – que les spécialistes de l'utopie ont volontiers relégué aux marges du genre – et de la difficulté à concilier les multiples propositions de Casanova pour en dégager un message cohérent. Et pourtant, ce ne sont pas les stratégies narratives adoptées par l'aventurier vénitien qui sont déconcertantes, ni les hypothèses scientifiques avancées, ni le merveilleux scientifique qui imprègne son roman : le cadre est celui du voyage traditionnel à peine teinté d'exotisme chthonien par un décor souterrain qui ne surprend plus après les nombreuses exploitations littéraires de l'hypothèse de la Terre creuse² (surtout après l'utopie de Ludwvig Holberg – *Nicolai Klimii iter subterraneum*, 1741 – dont Casanova s'inspire) et les théories exposées reflètent un savoir, largement partagé, où le scientifique se nourrit d'anticipations techniques aussi bien que de mythes. D'ailleurs, quant au mélange de thèmes, les lecteurs d'utopies ne sont pas non plus surpris de l'irruption du fantastique, voire du féérique, dans la réflexion métaphysique, morale ou socio-politique.

-
1. *Icosameron ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent quatre-vingt un ans chez les Mégamires, habitans aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Spoleto, Argentieri, 1928. L'édition citée reproduit celle de Prague (Imprimerie de l'école normale, s.d. [1788]).
 2. Voir, entre autres, *The Description of a New World, Called the Blazing World* (1666) de Margareth Cavendish, l'anonyme *Passage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique par le centre du monde* (1721) et les huit volumes de *Lamékis, ou les voyages extraordinaires d'un Égyptien dans la Terre intérieure* (1735-1738).

Selon Lise Ouvrard-Leibacher, l'inattendu de l'*Icosameron* relèverait de son anomalie constitutive (la co-présence de modèles utopiques opposés) et de son ambiguïté : Casanova est incapable de choisir entre retour à la nature et progrès³. Cependant, on peut se demander si ces incohérences sont dues à des hésitations ou plutôt à l'ambition de cumuler et de concilier dans une sorte de *summa utopica* des théories et des conceptions anthropologiques, civilisationnelles, linguistiques venant d'horizons divers, dont aucune ne le satisfaisait complètement. Le syncrétisme utopique se manifeste dans l'*Icosameron* par la variété et l'étendue des sources et par l'accumulation de thèmes : le végétarisme, la nudité, le pacifisme, l'androgynie... d'une part et, d'autre part, l'exaltante aventure de la découverte, de l'invention, de la science.

Édouard et Élisabeth, frère et sœur adolescents en voyage vers le Nord, protégés par une caisse de plomb, se précipitent à l'intérieur de la Terre alors que leur navire est englouti par un maelström au large de la Norvège. Dans le sous-sol, ils découvrent un monde parallèle où règnent les Mégamicres, un peuple dont le nom « fait allusion à la grandeur de leur esprit et à la petitesse de leur taille » (I, 216). Ils sont nus et petits comme l'homme primordial des *Empires du Soleil* de Cyrano de Bergerac et comme les êtres du séjour des bienheureux décrits par Tyssot de Patot (*Voyages et aventures de Jacques Massé*, 1710), androgynes comme ces mêmes créatures et comme les Australiens de la *Terre Australe connue* (Foigny, 1676), bigarrés comme les populations des mille couleurs du *Blazing World* de Margareth Cavendish, végétariens et pacifiques comme l'heureux peuple décrit par Morelly dans la *Basiliade* (1753), délivrés des maladies et du vieillissement comme les Mercuriens du chevalier de Béthune ; comme ces derniers ils ne dorment jamais. Ils bâtissent leurs villes sous-terre comme les Groenlandais de Tyssot de Patot (1720), pratiquent l'inceste comme les Tahitiens de Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*, 1772), comme le couple fondateur des Galligènes de Tiphaigne de la Roche (1765) et celui de Morelly (mais aussi comme le couple primordial de la Genèse)... la liste des « ressemblances » n'est qu'ébauchée. Si le lieu de la scène utopique et la constitution physique de ses habitants renvoient à un univers régi par « l'emboîtement », la

3. La polarisation nature/culture ne trouve pas de solution dans le roman : Casanova opte-t-il pour le primitivisme pacifique et harmonieux des Mégamicres, qui baigne dans les mythes de l'âge d'or, du pays de Cocagne et du jardin de l'Éden ou pour le viol de la nature perpétré par les deux héros et leur formidable progéniture qui envahissent le paradis souterrain et le colonisent pour recréer, dans les profondeurs, la civilisation de la surface ? Pour l'Arcadie et le retour à la nature ou pour un progrès agressif, une science conquérante et destructrice ? (Lise Leibacher-Ouvrard, « L'*Icosameron* de Casanova : nature et culture de l'ambiguïté », *EMF : Studies in Early Modern France*, vol.5, 1999, p. 103-126).

« miniaturisation », « l'indifférenciation »⁴ qui autorisent les diverses lectures psychanalytiques suscitées par ce texte, un autre trait – ou mieux, une autre figure – préside à l'imaginaire souterrain de Casanova : l'hyperbole, accompagnée d'une obsession régulatrice et ordonnatrice bien utopique.

Les Mégamicres sont trente milliards et le nombre des descendants d'Édouard et Élisabeth dépassent, au moment de leur départ, les quatre millions ; dans le sous-sol, il y a « au moins trente fois plus de lieux habités » qu'à la surface (I, 236) ; la « solidité » de leur monde est de « cent soixante-quatre milliers de millions cent quatre-vingt-sept millions quatre cent nonante-six mille deux cents milles géométriques carrés » (I, 246)... Maniaque des calculs et des mensurations (« car l'homme veut compter, et *animal qui compte* pourroit fort bien être sa définition », pense-t-il ; II, 194), Casanova fournit, avec une « minutie implacable »⁵, la superficie, le périmètre, le diamètre de la Terre mégamicre, l'étendue de ses royaumes, républiques et fiefs avec leurs respectives populations, le diamètre et la distance du soleil, la distance du centre du soleil au sol... Un délire de chiffres à plusieurs zéros qui donne le vertige. Tout est excessif dans l'ailleurs casanovien, mais tout est chiffré, balisé par les nombres et cette « démesure mesurée » façonne également l'imaginaire linguistique. Casanova ne se contente pas de créer un système ; il arrive jusqu'à calculer le potentiel linguistique de ce système. Ainsi apprenons-nous que dans la langue des Mégamicres, faite de sons et de tons, la combinaison de leurs quarante-deux « monogrammes » donnerait 1 722 bigrammes, 34 440 trigrammes, 111 930 tétragrammes, 4 253 340 pentagrammes... (II, 96-97). La production langagière des Mégamicres pourrait être illimitée sans leur propension pour l'ordre, l'élégance, la régularité. La consistance réelle de leur patrimoine lexical (mots simples, mots composés et dérivés par lesquels ils déclinent et conjuguent) – est le fruit d'une sélection éclairée qui – chiffres à la main – a endigué l'exubérance des « possibles »⁶.

Mais, on l'aura compris, l'intérêt de la langue des Mégamicres ne réside pas seulement dans la précision mathématique de leur système, ni dans la discussion sur la richesse du vocabulaire (qui pourtant a eu un

4. Lise Leibacher-Ouvrard, « Casanova et l'utopie de l'indifférence », *The French Review*, vol. 67, n° 3, February 1994, p. 435.

5. L. Larchey, « Un voyage de Casanova », cité par L. Leibacher-Ouvrard (*op. cit.*, 1999, p. 104).

6. C'est à Édouard que nous devons l'aphorisme suivant : « l'homme [...] qui persévéra parviendra à obtenir tout ce qu'on peut s'imaginer de réel dans la classe des possibles » (III, p. 130).

certain poids à partir des célèbres verdicts du Père Bouhours)⁷. Attentif aux aspects suprasegmentaux et extra-linguistiques de la communication, Casanova a construit un modèle sémiotique complexe qui utilise plusieurs moyens expressifs à la fois : les sons vocaliques, les tons, les pauses, les césures, les gestes, le regard et la physionomie du locuteur (II, 88) qui confère à cette langue une richesse inconnue aux idiomes de la surface (II, 97). Pour ce faire, il a eu recours à plusieurs mythes linguistiques : l'*Icosameron* est un creuset où Casanova cumule, dans un syncrétisme linguistique en harmonie avec son syncrétisme utopique, la langue adamique, le chinois, le langage musical, la langue universelle, l'expression non verbale. Boulimie linguistique faisant une place aux théories du langage les plus hétérogènes, celles qui ont nourri – se recoupant souvent comme dans le texte de Casanova – le débat animé sur la langue parfaite des XVII^e et XVIII^e siècles. Bien sûr, les utopistes ont abordé des sujets centraux pour les sciences du langage de leur époque. Du reste, leurs dettes à l'égard des spéculations sur la langue originelle, sur la nature et sur la fonction du langage ont été relevées : plusieurs thèmes linguistiques avaient fait leur entrée dans la littérature utopique dès son texte fondateur et seront adoptés par quantité de récits utopiques ou dystopiques. Chacun de ceux que Casanova a rassemblés est bien antérieur à l'*Icosameron*, qu'il s'agisse de la recherche de la langue des origines ou de la création d'une langue philosophique⁸. Cependant, par rapport aux théories courantes et, aussi bien relativement au paradigme utopique, l'imaginaire linguistique de Casanova se place sous le signe de la conformité et de la subversion à la fois : en quête d'une communication authentique et d'une interaction satisfaisante, l'aventurier vénitien élabore, en rassemblant des lambeaux de diverses traditions, un projet linguistique original. Sa complexité renvoie à celle de la communication et est une contribution singulière à la « linguistique fantastique » de l'époque.

À une humanité nouvelle, une langue nouvelle. Quand l'utopiste se pose la question de la langue, il en fait un volet essentiel de sa création, par souci de vraisemblance d'abord ; en vertu de la charge symbolique dont elle est porteuse, ensuite. Dès son arrivée, le voyageur en Utopie est

7. Parmi les règles dictées par ce maître reconnu de la pureté de la langue, celles concernant le lexique avaient établi que la beauté et la perfection ne dépendent pas de la quantité des mots, mais de leurs qualités : la précision et la finesse de leur sens. D'où le rejet du foisonnement lexical et le travail d'épuration qui façonnera de façon durable la langue classique. Cf. *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) et *Doutes sur la langue française* (1674).

8. Pour ces deux volets de la réflexion linguistique, voir notamment Roberto Pellerey, *Le lingue perfette nel secolo dell'utopia*, Roma-Bari, Laterza, 1992 et Umberto Eco, *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma-Bari, Laterza, 1993.

confronté à une épreuve primordiale pour sa survie et pour son initiation à l'ailleurs : l'apprentissage de la langue du pays ; la véritable rencontre avec l'Autre ne se fera qu'une fois maîtrisé l'accès au code linguistique, qui est, en Utopie, symbole de l'altérité. La nouvelle langue se donne comme signe d'une ère et d'une humanité autres : « Il n'est pas [...] d'anthropologie utopienne ou de civilisation utopienne sans création d'un langage utopien nouveau », constate Pierre Ronzeaud⁹. Les langues qui trouvent place dans les récits utopiques sont intimement liées au type de société, au genre de mœurs et d'environnement décrits¹⁰. La théorie du langage apparaît comme une construction cohérente avec l'ensemble du système¹¹.

Par ailleurs, l'imagination linguistique de l'utopiste est activée par la conviction que les idiomes connus sont imprécis et inadéquats, en accord avec l'un des poncifs du débat sur les langues naturelles : la dénonciation de leurs abus, de leur caractère fallacieux et de leurs carences expressives¹². Projeter une langue (présumer d'en découvrir une originelle, admirablement ou divinement forgée), observe Umberto Eco¹³, signifie construire un modèle sémiotique en opposition avec les modèles offerts par les langues naturelles. Or, l'« autre linguistique » de Casanova, avec ses deux volets (critique et propositionnel), répond à ces mêmes postulats : réquisitoire contre les langues courantes, invention d'une langue cohérente avec les caractéristiques géologiques et environnementales, avec la nature physiologique et psychologique des Mégamicres, symbolisme linguistique, adéquation parfaite de ce nouveau code aux besoins communicatifs des locuteurs, richesse des potentialités expressives, précision et transparence.

« SI DIEU EUT UN LANGAGE, IL NE SAUROIT AVOIR QUE CELUI-LA » (II, 96)

Dans l'invention linguistique de Casanova, la recherche de la langue adamique (matricielle, originelle, primitive et parfaite) est le premier thème en ordre d'importance, thème ancien, à consonance

9. *L'utopie hermaphrodite*, Marseille, Éditions du C.M.R., 1981, p. 271-272.

10. Cf. Caterina Marrone, *Le Lingue utopiche*, Roma, Melusina Editrice, 1995, p. 25.

11. En utopie, la langue est le miroir d'une société donnée comme modèle – remarque Michèle Duchet – et la révélation du système de langue est un des modes d'existence de la cité (« Langue et société chez les Sévarambes de Denis Veiras », in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle*, Lille, Publications de l'Université, 1978, II, p. 161 et 163).

12. Cf. Raffaele Simone, « Seicento e Settecento », in *Storia della linguistica*, a cura di Giulio Lepschy, Bologna, Il Mulino, 1990, II, p. 332.

13. « Prefazione » par R. Pellerey, *op. cit.*, p. X.

religieuse et mythologique, d'ailleurs traditionnel parmi ceux qui ont occupé l'horizon théorique des XVII^e et XVIII^e siècles (la Genèse, Babel, la Pentecôte, la glossolalie etc.) et dont on retrouve des échos jusqu'à la fin du XVIII^e siècle dans les débats de l'Académie de Berlin¹⁴. Chaque fois que les Mégamicres parlent, leur langage suscite parmi les voyageurs des images paradisiaques : « L'acousmate délicieux que nous entendions [...] nous fit croire pour un moment être descendus dans le jardin voluptueux où Dieu porta Adam d'abord qu'il l'eut créé, appelé le paradis terrestre » (I, 185-186). Ils ont la sensation d'avoir atteint le « séjour des bienheureux » (I, 214), le « vrai séjour des immortels » (I, 224). La langue des Mégamicres est angélique, une « mélodie céleste » (*ibid.*), « divine » (I, 189). Puisque l'*Icosameron* se veut l'explication « vraisemblable » du premier récit de la création, il est naturel de trouver, dans ce « protocosme » (c'est ainsi que Casanova définit le monde intérieur dans le titre de l'ouvrage), la protolangue. Dans le savoir linguistique de l'utopie, un des mythes paradigmatiques est le thème de la langue originelle : langue primitive de l'humanité, *lingua adamica* perdue depuis la diaspora linguistique de Babel. Ici, la réécriture de l'origine pour former une humanité meilleure, digne du paradis sur terre – projet que Casanova partage avec tout utopiste – prend le récit biblique au pied de la lettre : on l'a vu, dans le monde intérieur il n'y a ni vieillesse, ni maladies, ni nuit, ni saisons ; l'existence s'écoule dans une parfaite uniformité que ne trouble aucune « altération », dans un « parfait repos ». D'ailleurs, les Mégamicres ont dans leur corps les signes d'une nature à la fois masculine et féminine, comme l'Adam primordial et comme les Hermaphrodites de la *Terre Australe connue*¹⁵ avec lesquels ils ont aussi en commun toutes les marques de la perfection originelle mentionnées ci-dessus.

Dans cette perfection, la langue joue un rôle central : l'idiome primitif représente, pour les sciences du langage de l'époque, le modèle parfait d'une langue ordonnée et construite selon les règles de la raison.

14. Cf. R. Simone, *op. cit.*, p. 316-317. Marina Yaguello a montré que, parmi les mythes concernant le langage, celui de la *lingua adamica* ou *lingua humana* traverse toute l'histoire de la pensée occidentale et s'entrecroise avec les mythes de la découverte du monde : la thèse de la pluralité des mondes habités, le mythe de la *Terra Australis Incognita* et du centre de la Terre sont à l'origine de plusieurs fictions utopiques « à composante linguistique » (*Les fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Seuil, 1984, p. 27).

15. Dans le *Commentaire littéral sur les trois premiers chapitres de la Genèse*, une des préfaces de l'*Icosameron*, Casanova donne ses références bibliques (*Genèse*, 1, 27) pour expliquer son modèle anthropologique alternatif. Quant à Foigny, il n'est pas mentionné parmi les utopistes dont Casanova dit s'être inspiré. Selon L. Leibacher-Ouvrard, il aurait pu en connaître les idées par l'intermédiaire des articles « Adam » et « Sadeur » du *Dictionnaire critique et historique* de Bayle (*op. cit.*, 1999, p. 119).

La langue adamique était caractérisée par un type de représentativité complète et totalisante parce que les noms assignés par le premier homme étaient révélateurs de l'essence profonde des choses et de la façon d'être de la réalité. Langue harmonieuse, spéculaire, elle réalisait donc une connexion intime entre les mots et les choses, accord naturel oublié par le langage humain. À cause de son imperfection, ce dernier trouble la connaissance ; il est condamné au mensonge. Il faut donc le réformer pour le ramener à son état primitif¹⁶, pour retrouver la plénitude et l'unité des origines. La thèse ontologiste du langage imprègne les utopies (il suffit de penser au pouvoir cognitif de la langue matricielle parlée par Mada, l'Adam de Cyrano ou par les hermaphrodites de Foigny). L'idée d'une langue isomorphe par rapport au réel rejoint d'ailleurs la thèse de la motivation connue sous le nom de cratyliste¹⁷.

Les inventeurs de langues sont souvent en quête du paradis perdu de la langue universelle. Casanova accrédié aussi ce mirage. Au centre de la Terre, on parle partout la même langue (I, 237), bien que les Mégamicres soient quelques dizaines de milliards, bien que leur monde soit aussi étendu que le nôtre et qu'il soit divisé en états autonomes. En effet, la lecture théologique du langage a aussi un autre avantage pour l'utopie : la *lingua adamica*, pré-babélique, était commune à tous les hommes ; l'universalisme linguistique d'avant la « blessure de la *confusio* »¹⁸ qui rendrait l'utopiste capable de parler à tous les peuples, est, selon Casanova, un don divin aussi bien qu'une marque d'élection : pour les Mégamicres, leur langue est la preuve de l'origine divine de « toutes les créatures raisonnables » et, puisque les voyageurs ne comprennent pas « ce que la langue de Dieu dit à l'esprit de l'homme » (I, 251), ils n'ont pas été créés comme eux par la divinité.

LA PENSÉE ET LA LANGUE

Caractère spéculaire du langage parfait, motivation du signe, parallélisme entre la pensée et la langue... autant de topoï qui circulent dans la littérature utopique. On pourrait y ajouter les principes qui président aux langues philosophiques *a priori*, ordonnées, régulières, analogiques, laissant parfaitement transparaître leur sens, postulant un respect fidèle des catégories de la pensée. Cet héritage de Port-Royal et du rationalisme linguistique se manifeste dans les traits communs des

16. Cf. R. Simone, *op. cit.*, p. 319 et R. Pellerey, *op. cit.*, p. 5.

17. Sur la motivation, la « conformité avec les choses », cf. Gérard Genette, « Avatars du cratyliste », *Poétique*, 11, 1972, p. 367-394.

18. U. Eco, *op. cit.*, 1992, p. VIII.

architectures linguistiques des utopies répondant à une volonté d'ordonner de façon claire et naturelle la réalité tout entière : la simplicité, l'harmonie et la régularité. Ces qualités concernent la structure morpho-syntaxique et lexicale. Le mégamicro est une langue agglutinante qui recourt systématiquement à la dérivation lexicale : les déclinaisons, les verbes et leurs paradigmes se forment à partir des mots simples dont ils ne sont que des suffixes. Or, la dérivation lexicale confère aux langues plus de logique et plus de simplicité – qualités souvent associées à la conception qu'on se fait de la perfection linguistique¹⁹. Chez les Mégamicros, les articles, le genre, les synonymes, les homonymes – qui perturbent la régularité, la transparence et la précision de la langue – n'existent pas (II, 91-99).

Au XVIII^e siècle, on a beaucoup étudié la synonymie, notamment selon les vues de l'abbé Girard. L'univocité sémantique est un rempart contre l'ambiguïté du signe linguistique. Comme le remarque Claude-Gilbert Dubois, en utopie

« le fonctionnement sémantique tend à instaurer la monosémie. Le mot n'a qu'un sens : aucune confusion, aucune superposition, aucun dérapage [...] n'est possible. Il s'ensuit une qualité maîtresse de ces langues, appelée la "transparence" ou la "clarté" »²⁰.

Quant à la grammaire mégamicro et à sa régularité, Casanova est à l'écoute des idées courantes. Dans le sillon tracé par les grammairiens de Port-Royal, l'article « Langue » de l'*Encyclopédie* définit la perfection d'un idiome par référence avec une langue idéale supposée plus réglée, donc plus claire. Le thème de la clarté sera amplifié par Rivarol dans le célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française...* et par Casanova : il aborde ce sujet dans *Sulla lingua francese – perché ella sia quasi generale, s'ella meriti d'esserlo, se tale sarà sempre*, un inédit traduit en français pour un numéro d'*Europe* consacré à Casanova (n° 697, mai 1987). Furio Luccichenti, qui a présenté ce texte, n'en fournit pas la date de rédaction. Cependant, le titre et les arguments avancés par Casanova en faveur du français renvoient indubitablement au sujet proposé par le concours de l'Académie de Berlin en 1783 (« Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? »).

19. M. Yaguello, *op. cit.*, p. 150.

20. « Mythologie des langues et utopie de la langue unique », *Eidolon* 34, octobre 1988 : *Les Enfants de Babel*, p.12. Sur la transparence des langues utopiques, cf. aussi : Carla Pellandra, « Transparences trompeuses : les cosmogonies linguistiques de Foigny et de Veiras », in C. Imbroscio (éd.), *Requiem pour l'utopie ?*, Pisa, La Goliardica, 1986, p. 55-71.

L'uniformité et la régularité linguistiques sont spéculaires de la nature du monde des Mégamicres et de leur conformation physique (l'isomorphisme des langues utopiques avec les autres composantes de l'ailleurs idéal a été évoqué plus haut) : le paysage, l'architecture, le temps, la météorologie, la durée de vie sont mesurés, scandés et fixés avec une précision minutieuse (II, 103 *sqq.*). L'espace et le temps ne constituent pas des inconnues dans cet univers clos, rythmé et programmé qui ne fait aucune place à l'événementiel ou à l'imprévu. « Il n'y a là qu'une seule saison perpétuelle : point de nuit : un Soleil dont la chaleur douce et toujours également influente ne varie jamais, et un régime de vivre exempt de toute altération » (I, 130) ; il pleut inmanquablement quatre fois par an pendant « sept quart d'heure » et le vent, constant et invariable, ne souffle que « trois heures avant la fin du mois » (II, 107) ; les villes des Mégamicres – comme celles de Thomas More – sont tellement identiques qu'il est inutile de les visiter et les rues sont, bien sûr, « tirées au cordeau » (II, 22) ; la campagne, entretenue en jardin et rigoureusement plate, frappe pour son « égalité » (I, 240) ; les royaumes sont tous parfaitement carrés et d'égale grandeur ; toute la terre est « également habitée » (*ibid.*) et le territoire également divisé ; dans le monde intérieur, « point de terres inconnues, ni mers, ni déserts, ni pays stériles ou incultes ou abandonnées à cause du froid ou de la chaleur extrême » (II, 236). L'unité, souverainement métaphorisée par l'androgynie, se répand sur la langue²¹.

L'un des traits caractéristiques des cosmogonies linguistiques des pays de nulle part est le jeu de reflets symboliques entre l'intérieur et l'extérieur. Ce que l'homme est, dans sa pensée, dans ses sentiments, se traduit par son interaction avec le milieu et avec la société²². Au moyen d'une langue parfaitement symétrique de l'esprit, on réussira à exprimer la pensée d'une manière claire et dépourvue d'erreurs²³. « Le logos recouvre le monde – remarque Georges Benrekassa – et du sujet au référent il n'y a aucun hiatus, aucune perversion possible. Le langage est

21. Encore une fois, c'est à la *Terre Australe connue* que l'horreur de l'irrégulier pourrait renvoyer.

22. C. Marrone, *op. cit.*, p. 33.

23. « Tout se passe comme s'il n'y avait plus d'écart entre les "principes fondamentaux" et la réalité linguistique. Ce qui a disparu, ce sont les conventions *arbitraires* ou *fortuites* qui creusent cet écart, c'est-à-dire le jeu et les hasards de l'histoire, cette grande "fabrique" du langage humain » (*op. cit.*, p. 271). L'attention de la critique s'est souvent portée sur l'adéquation des langues idéales conçues dans les utopies françaises du tournant du XVII^e siècle avec la « nature des choses ». Cf., entre autres, J.R. Knowlson, « The Ideal Languages of Veiras, Foigny and Tyssot de Patot », *Journal of the History of Ideas*, April-June 1963, p. 269-278.

accès au monde et le monde se déploie à travers le langage, à coup sûr. Voilà rendue inutile et évacuée la vieille opposition du nominalisme et du réalisme »²⁴.

Tout utopiste aspire à « combler la faille la plus inquiétante de notre situation anthropologique : ce divorce des mots et des choses qui subvertit tout effort pour penser l'ordre du monde, ou plutôt le monde comme ordre » (*ibid.*). Bien en harmonie avec l'esprit méthodique et systématique des utopies, Casanova invente, quant à la substance verbale du code expressif – les mots et la structure grammaticale – un ensemble ordonné et régulier. Mais celui-ci saurait-il suffire à retrouver la perfection des origines ?

UNE « LANGUE CHANTANTE » (II, 17)

L'*Icosameron* aborde une autre question centrale de la réflexion linguistique de son siècle : le caractère arbitraire ou naturel du langage et des signes. Dans sa quête de la langue parfaite, Casanova se trouve à une bifurcation : la langue mère est tantôt identifiée avec la langue d'Adam, tantôt avec une langue historique d'où descendraient toutes les autres. Sur l'axe chronologique, une hypothèse n'exclut pas l'autre et deux questions sont étroitement imbriquées : l'origine de la langue primitive, d'une part ; l'origine des langues à partir de la langue primitive, ensuite²⁵. Selon la lecture théologique, le langage, naturel à l'origine, serait devenu conventionnel en s'éloignant d'un modèle donné, après la *confusio*. Convaincus de la monogénèse des langues, les philosophes du langage de l'époque ont cherché inlassablement des restes de la langue prébabélique parmi les idiomes qui pourraient avoir conservé des traces du patrimoine linguistique primitif : le choix s'est porté sur l'hébreu et le chinois. Mais, « ce serait faire trop d'honneur à la chétive langue hébraïque que de croire qu'elle ait été celle du plus savant des hommes », pense Casanova (II, 12). Vraisemblablement, il conteste l'auteur de l'article « Langue » de l'*Encyclopédie* (qu'il suit par ailleurs sur divers points) : Nicolas Beauzée a consacré les deux tiers de son texte à cette archéologie linguistique qui a passionné le siècle : le rejet de l'hypothèse de l'homme « sauvage » (l'homme naturel du *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau,

24. « Anthropologie, histoire et utopie : le cas des *Aventures de Jacques Sadeur* », in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle*, cité, II, p. 98.

25. Cf. Sylvain Auroux, *L'Encyclopédie : « Grammaire » et « Langue » au XVIII^e siècle*, Paris, Mame, 1973, p. 17.

longuement cité), inconciliable avec la Révélation, a amené le grammairien-philosophe à opter pour l'hébreu²⁶.

En revanche, la langue des Mégamicres rappelle le chinois qui a eu, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la renommée de langue philosophique puisqu'elle n'employait pas les lettres alphabétiques et semblait donc promettre la représentation exacte et universelle de la réalité. Les caractères de l'écriture chinoise – remarquait-on – étaient des représentations des choses et chaque symbole renvoyait à un seul objet ou à un seul concept, bannissant ainsi l'incertitude et l'équivoque. De plus, les idiomes chinois utilisaient les accents et les tons pour distinguer la signification des monosyllabes, ce qui en faisait des langues simples et harmonieuses. La langue mégamicre est tonale, comme celles des voyages lunaires de Godwin et comme l'une des langues sélénites décrites par Cyrano. Holberg, dans son *Voyage souterrain de Nicolas Klimius* (1741), ressuscitera le thème du langage musical²⁷. Ce thème est d'ailleurs lié à celui de l'origine du langage : Rousseau, qui renvoie à Condillac²⁸, fera de la musicalité une caractéristique de la langue primitive (dans ses phases primitives, le langage est lié à la naissance de quelques modalités expressives typiques de l'homme, tel le chant et la danse). Langues primitives phoniquement construites sur des mutations tonales, faites d'élévations et d'abaissements de la voix, chantées donc, comme l'est encore le chinois (cf. C. Marrone, *op. cit.*, p. 195).

Dès le premier contact avec les « grands-petits hommes », leur langage est défini comme « une espèce de chant » ; ils s'expriment par « d'agréables préludes ressemblant au ramage des serins ou des rossignols » (I, 182), par de charmantes chansons ; gracieuse, harmonieuse, agréable, cette langue est « un cantique » qui remplit l'âme de joie (I, 213). Casanova nous décrit dans les détails cette « harmonie parlante » (I, 218) : elle est composée de six voyelles (*a, e, i, o, u, ou*) et n'a pas de consonnes puisque les Mégamicres ont « l'ouïe si délicate que la prononciation d'une seule leur choque le timbre » (I, 221). D'ailleurs, ils

26. Dans une *Confutation* rancunière de deux articles parus à Iéna (un texte inédit cité par Raoul Vêze dans son édition des *Mémoires* de 1932), il déclare avoir démontré, avec la langue mégamicre, « tout le ridicule de l'article langue de l'Encyclopédie » dans lequel il voit « beaucoup de religion mal entendue, très peu de jugement, et point du tout de philosophie ». Cf. L. Leibacher-Ouvrard, *op. cit.*, 1999, p. 123.

27. L'influence du mythe chinois sur les utopies a été étudiée par P. Cornelius (*Languages in 17th and Early 18th Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965) et par C. Marrone qui consacre également quelques développements à Holberg (*op. cit.*, p. 196-197).

28. Ce sujet est traité dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) et dans le *Traité des sensations* (1754). Sur la pensée linguistique de Condillac, cf. *Condillac et les problèmes du langage*, Jean Sgard (éd.), Genève-Paris, Slatkine, 1982.

ne parviendront jamais à parler correctement l'anglais, la langue consonantique des « géants » « par défaut d'organes » (I, 237)²⁹. Vu son caractère essentiellement vocalique il paraît – observe Pierre Versins³⁰ – que Casanova attribue à ses Mégamicres un idiome aux sonorités un peu tahitiennes. La voyelle est pure émission de la voix dont les modifications sont provoquées par les articulations consonantiques. D'où l'ancienneté des langues vocaliques, avancée aussi, par exemple, par Bernardin de Saint-Pierre (*Harmonies*) qui évoque, comme exemple de langue primitive, les langues vocaliques des peuples des mers du Sud (cf. G. Genette, *op. cit.*, p. 372).

Chaque son vocalique est susceptible de sept tons. Dans la conversation, la variété tonale détermine la signification des mots. La langue est donc réglée par une variété contraignante, « puriste », pourrait-on dire, à tel point que « détonner » est synonyme de « déraisonner », « extravaguer » ou « se moquer de l'autre », ce qui n'est pas toléré (I, 96). Cette contrainte rend la langue mégamicre particulièrement difficile : ni les héros qui sont restés plus de quatre-vingt ans dans le protocosme, ni leurs enfants qui y sont nés ne parviendront jamais à la « chanter » correctement – contrairement à ce qui arrive habituellement en Utopie où la simplicité de la langue de nulle part en rend l'apprentissage aisé et rapide. Régulier, analogique et transparent – on l'a vu – comme il se doit dans la « linguistique » utopique, l'idiome mégamicre n'est pas pour autant facile : il comporte des déclinaisons et des conjugaisons³¹, mais, surtout, ils présente des difficultés phonétiques insurmontables³². On pourrait se demander en quoi consiste l'intérêt de l'invention d'une telle langue bien plus difficile que les langues existantes. Une première réponse concerne la nature de la langue mégamicre : la musique lui confère une fluidité qui exprime parfaitement les sensations et qui coule

29. À cause de la conformation de leurs organes phonatoires (au lieu des dents, ils ont des « petites boules » de cartilage ; I, 215), « il ne peuvent prononcer que le *b*, le *m*, le *p* et le *f* », bien qu'ils se placent des cailloux dans la bouche ! Les stéréotypes ont la vie bien longue. Sur les principes phonétiques des Lumières, voir les articles « Consonnes » et « Voyelles » de l'*Encyclopédie* qui se réfèrent aux études récentes d'acoustique et de médecine (les expériences sur les cordes vibrantes et la découverte des cordes vocales). Il en est question aussi à l'article « Langue » (mentionné, comme on l'a vu, par Casanova) qui postule l'ancienneté de certaines consonnes comme *m* et *b*.
30. *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'âge d'homme, 1972, p. 537.
31. S'agit-il d'un trait contre Rousseau et le caractère rudimentaire de la langue primitive ? Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, en effet, les langues à déclinaisons sont plus évoluées et plus raffinées. Ici c'est la langue primitive, originelle, qui porte les marques de ce raffinement.
32. Casanova est moins intéressé par la dénotation qu'il confie à la base verbale de la langue : la régularité morphologique et lexicale du mégamicre met les voyageurs en mesure d'apprendre les mots de la langue et la grammaire en un mois, tandis que la « parole » dans sa plénitude ne sera apprise passablement que dans quatre ans (II, 92).

directement dans l'âme. Une deuxième réponse fait appel encore une fois à la langue mère. Dans la langue adamique des Mégamiques, la musique bat en brèche l'arbitraire du signe :

Nous savons qu'Adam a donné un nom à tout ce qui fut créé et le nom qu'il donna à tous les êtres était le véritable qui leur convenoit, et qui les indiquoit en expliquant leurs qualités [...]. Cela sans la foi pourroit nous paroître impossible et absurde, car les paroles ne peuvent avoir autre force que la dépendante de la convention ; mais cela ne doit nous paroître ni impossible, ni absurde dans une musique parlante (*sic*) à l'âme en droiture par le véhicule d'un sixième ou septième sens [...]. Je crois qu'une expression musicale peut facilement envoyer à une conception faite pour cela un son qui peut signifier un objet [...]. La langue des Mégamiques a pu être la même que celle d'Adam (II, 11-12).

La parole « chantante » tranche la grande question du conflit linguistique de l'époque : convention ou motivation de la langue. Si les mots institués par convention n'ont pas assez de vigueur pour représenter parfaitement la nature et pour exprimer pleinement la pensée, la musique vient la renforcer par son harmonie mélodieuse, « coulante », et établit un contact immédiat entre l'extérieur et l'intérieur, entre le signifiant et le signifié ; elle parvient à communiquer l'indicible plénitude de l'âme en s'alliant à l'expression corporelle.

LA LANGUE DU CORPS

La meilleure des langues possibles est – on l'a vu – celle qui dit la vérité. Or, il n'y a que le corps – pense Casanova – qui ne ment pas. Ce sont des langages corporels (les gestes et la danse) qui constituent la deuxième et la troisième formes expressives des Mégamiques.

« Ils parlent par signes – écrit Casanova – et ce langage [qui ne dispose pourtant que d'un nombre assez limité de mots] leur est si naturel pour expliquer leurs pensées qu'ils possèdent un art particulier d'en exécuter des très rapides et variés ».

Cette fiction n'est pas sans rappeler – encore une fois – quelques prédécesseurs en Utopie : Cyrano avec la variante linguistique des classes inférieures de la Lune³³, mais aussi Foigny (ses Australiens ont une

33. En effet, Casanova puise à pleines mains dans les deux voyages de Cyrano qui avait décrit trois systèmes linguistiques : la langue originelle des régions solaires, la musique et la gestualité des habitants de la Lune. Sur la linguistique de Cyrano, voir aussi : E.D. Seeber, « Ideal Languages in the French and English Imaginary Voyage », *PMLA*, 60, 1945, p. 587, p. 591 et p. 593-594 ; A. Pons, « Les langues imaginaires dans les utopies de l'âge classique », *Critique*, 387-388, 1978, p. 720-735.

prédilection pour les gestes et n'utilisent la parole que pour les raisonnements abstraits) et le chevalier de Béthune qui exploite la même veine dans sa *Relation du Monde de Mercure*. Les Mercuriens, en effet, doués d'une humanité supérieure à la nôtre en pleine harmonie avec la nature, s'expriment dans une langue naturelle non articulée, faite de gestes, de mimiques et de postures³⁴. La thèse de l'antériorité du langage gestuel, naturel à l'origine – thèse soutenue, entre autres, par Condillac, le plus suivi des philosophes-linguistes – a eu beaucoup d'audience, à une différence près : la pensée de Condillac est caractérisée par l'idée d'évolution des systèmes symboliques utilisés pour communiquer : de la mimique au geste affectif, au cri, au chant, puis à la parole ; la « langue d'action » précède donc le langage articulé³⁵. Casanova met à plat ce qui se déroulait chez Condillac sur l'axe temporel. Il semble se demander pourquoi les hommes devraient avoir oublié leur premier langage. Il lui redonne donc vie et lui assigne deux « registres ». Utilisé seul, le langage gestuel a le caractère rudimentaire, primitif et grossier que lui confèrent Cyrano, Beuzée, Condillac et surtout Rousseau qui avait insisté sur « les déficiences de la symbolisation gestuelle »³⁶. En effet ce moyen de communication est jugé pauvre par les Mégamircres, mais il devient un puissant partenaire dans la conversation ordinaire, notamment sous forme de danse, la troisième langue du protocosome.

La combinaison de la danse et de la voix qui chante est l'expression de la pureté des sentiments, d'une « vérité » qui se dégage des pièges du langage : « lorsque les chants et les danses ne sortoient pas de la vérité qu'ils sentoient en eux-mêmes – écrit Casanova – on en connoissoit la fausseté ; ainsi il *falloit* être vrai et la flatterie par là ne pouvoit prendre parmi eux aucune racine » (II, 123. Nous soulignons). Le langage humain, on l'a vu, est par sa nature la source de l'erreur et de la tromperie ; la langue des Mégamircres est la voix de l'âme, sans aucune médiation falsificatrice. Nous trouvons trace de ce déterminisme linguistique chez Beuzée et Condillac.

Toute médiation est un travestissement, une fraude. Si la parole est mensongère, le corps, lui, ne saurait mentir. Dans l'acte de communication, il est donc impliqué tout entier, au niveau de l'expression aussi bien que de la réception. Quant à la musique, l'extériorisation la plus pure et la plus sublime de l'intériorité des Mégamircres, Casanova met

34. Sur la *Relation* du chevalier de Béthune, voir J.-M. Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 262-265. La langue des Mercuriens est étudiée par C. Marrone.

35. Cf. Pierre Swiggers, *Histoire de la pensée linguistique*, Paris, PUF, 1997, p. 194.

36. *Ibid.*, p. 203.

l'accent sur l'instrument réceptif de la communication, l'ouïe, mais aussi sur la peau à travers laquelle la musique coule dans l'âme. Le sensualisme de Casanova se manifeste ici sans équivoques, de façon à faire apparaître une synesthésie : la langue est « perçue » grâce au concours de tous les sens³⁷. L'influence de Condillac est évidente là où le philosophe considère comme des langages aussi les formes d'expression et de communication non verbales comme la danse, la gestualité et la musique. Casanova devient ainsi, par l'intermédiaire du précepteur des princes de Parme, un précurseur de notre sémiotique³⁸.

LES COULEURS DE LA LANGUE

Casanova est l'un des rares utopistes qui abordent le problème du rapport oralité/écriture pour établir un système d'encodage capable d'assurer l'univocité des signes graphiques. Pour apprendre la langue mégamicre, les deux voyageurs se servent de livres où les six signes graphiques, correspondant aux six sons vocaliques, sont répétés sept fois avec une couleur différente marquant le ton par lequel la lettre doit être prononcée. Casanova nous fait en effet assister à la première leçon dispensée à Édouard et à Élisabeth (II, 15-17) : on dispose d'une « grand écritoire » qui contient « sept petits gobelets tous pleins de différentes couleurs », les sept couleurs naturelles du prisme. Pour l'écriture – qui enregistre donc « quarante-deux émissions de voix » (II, p. 16) – on se sert de plumes à sept encres. Chaque couleur possède donc une valeur phonétique, mais elle a également une valeur psychologique.

Tout un monde polychrome entoure les Mégamicres³⁹, eux aussi bigarrés : l'eau et le lait sont rouges, l'atmosphère rose et les herbes de

37. « Le canal qui conduit à leur âme la divine harmonie de leur musique est, outre celui de l'ouïe, toute la peau qui couvre leur corps, au point que ceux qui sont décorés de toges, de manteaux, d'exomides, s'en dépouillent souvent pour jouir entièrement de sa beauté, et pour lui ouvrir tous les chemins qui peuvent la faire aller en droiture à leur âme » (II, 99). La perception épidermique des sons est en effet le sixième sens dont la nature a doué les Mégamicres.

38. C. Marrone, *op. cit.*, p. 195.

39. Sur l'univers multicolore de Casanova, la précision des notations des couleurs et leur interprétation, cf. Béatrice Didier (« Les couleurs dans l'Icosameron : éloge du rouge », in *Casanova fin de siècle*, M.-F. Luna (éd.), Paris, Champion, 2002, p. 259-266) qui rappelle, entre autres, l'intérêt du siècle des Lumières pour l'optique et les tentatives du père Castel pour créer une équivalence entre le son et la couleur grâce à son fameux « clavecin oculaire » (p. 262). Casanova devait être au courant de ces « correspondances » baudelairiennes avant la lettre qui ont bénéficié de plusieurs commentaires prestigieux (Diderot en parle dans l'*Encyclopédie* et dans la *Lettre sur les sourds-muets* et Voltaire dans les *Éléments de la philosophie de Newton*), comme le relève Charles Porset dans ses notes à l'*Essai sur l'origine des langues* de Rousseau (Paris, Nizet, 1970, p. 168). La thématique des couleurs chez Condillac – dont Casanova pourrait s'être inspiré – a été étudiée par René Démoris (« Condillac et la peinture », in *Condillac et les problèmes du langage*, cité, p. 385).

plusieurs couleurs. L'écriture ne saurait contrevenir à cette symphonie qui enivre tous les sens. Même dans un code aussi formalisé que l'écriture, les passions ont donc droit de cité et puisque la langue des passions est la prérogative de la voix et des postures du corps, c'est aux couleurs que Casanova confie la tâche de les noter à l'écrit.

Le trinôme ton, couleur, geste restitue donc les passions. La couleur est dans l'écriture ce que la tonalité est dans la voix parlante et la danse dans l'expression corporelle (II, p. 215). À la rationalité absolue des théoriciens des langues parfaites, Casanova oppose une exubérance et une superposition de notations linguistiques auxquelles est confiée la tâche d'exprimer l'intensité des sensations et des sentiments. La véritable communication est un phénomène d'une grande complexité : pour qu'elle soit complète et satisfaisante, la parole telle que nous la concevons ne saurait suffire.

ÉLOGE DE LA BIGARRURE

Si on a évoqué à plusieurs reprises la *Terre australe connue*, la vitalité explosive, l'effervescence bruyante et passionnelle qui vient animer la régularité de ce monde enfoui dans les entrailles de la Terre, clos, rigoureusement uniforme et régulier, est aux antipodes de l'ataraxie silencieuse des Hermaphrodites de Foigny dont la langue exprime la parfaite rationalité et l'absence de passions. La conception casanovienne de la nature et de la fonction de la langue renvoie elle aussi à la connexion entre dedans et dehors, au rapport de ressemblance entre être et agir, puisque le pays des Mégamicres, bien qu'il soit souterrain, n'est pas le monde de l'enfermement, de la clôture, mais l'univers de l'extériorisation. Tout se déploie dans cet univers de la visibilité absolue, de la transparence la plus complète. Ce déploiement trouve sa réplique parfaite dans le langage où la pensée et les passions se dévoilent totalement en s'exprimant au moyen de tout le corps. Toute la gamme des manifestations non verbales du langage s'allie à l'articulation pour une expressivité plus parfaite, pour un investissement plus complet de l'être dans l'acte communicatif. Ainsi Casanova opère-t-il la conciliation entre la dimension rationnelle et la dimension instinctuelle du langage, qui se trouvaient conciliées dans la langue primitive. Tout comme la langue originelle, le mégamicre est logique et sincère, mais aussi sensuel, ouï, senti et proféré par tout le corps. Ce langage est aussi un langage mystique : le ravissement physique produit par leur musique est une véritable extase, pendant laquelle l'âme se détache du corps pour éprouver, en pur esprit, le sentiment de l'immortalité (II, 99). Le

symbolisme linguistique de l'utopie n'est pas démenti : cette langue bâtie avec les matériaux de divers codes expressifs est bigarrée comme la race mégamicre. Elle est la seule qui puisse convenir à l'incontinence émotionnelle des Mégamicres, aux transports de l'enthousiasme, à leur volupté, au paroxysme des sens décrit par Casanova dans plusieurs occasions. Elle exprime les passions et cause en même temps une jouissance de tous les sens. Elle résume la théorie hédoniste qui anime toute la pensée multiforme de Casanova, pour qui le plaisir assume des valeurs supérieures à la jouissance sensible immédiate⁴⁰.

Perméable, on l'a vu, aux multiples suggestions de ce siècle qui a tant discuté sur les problèmes linguistiques, Casanova filtre et harmonise platonisme et épicurisme, cartésianisme et sensualisme, La Mettrie et Gassendi, Beauzée et Condillac, Voltaire et Rousseau. Si dans le nom des Mégamicres perce l'influence du patriarche de Ferney, c'est à Rousseau que renvoient les idées linguistiques de l'aventurier, même s'il ne saurait souscrire à ses conjectures sur l'homme des origines. L'idée qu'il se fait de l'idiome de ce dernier est proche de celle de Beauzée quand il défend la théorie de la langue adamique, mais il s'éloigne du grammairien de l'*Encyclopédie* quand il accueille les conceptions sensualistes de Cyrano et des Lumières. Toutefois, le nomadisme linguistique de Casanova n'est pas le fruit de l'incapacité de choisir ; il semble craindre que son utopie soit accusée d'être un tissage de « disparates baroques et des circonstances bizarres et décousues d'un long rêve rempli d'extravagances » (I, 228), il défend sa rêverie linguistique : sa synthèse se veut féconde puisqu'elle vise à réaliser la coïncidence des contraires (l'oxymoron contenu dans le nom des habitants du centre de la Terre est prémonitoire) : la langue des Mégamicres, langue de l'esprit et du corps, est raison et sexualité à la fois.

Casanova a exploré les formes de communication non verbales, en quête d'un code capable de restituer de façon immédiate et authentique l'univers passionnel ; sa réponse à l'imperfection et aux carences expressives des langues humaines est l'hybridation des codes. L'uglossie casanovienne revendique la liberté de décliner le paradigme utopique à sa propre manière et de saper des principes linguistiques tenus pour immuables. Il opère la fusion, dans un tout signifiant, de langages différents qu'on distingue aujourd'hui sous le nom de langages logico-rationnels et langages expressifs. Les théories de Casanova ne sont pas gratuites, tout au contraire : l'éloge de la variété en matière de langage est cohérent, somme toute, avec l'éloge des passions en éthique (I, XXVI) et l'éloge de la bigarrure en anthropologie.

40. C. Marrone, *op. cit.*, p. 203.